

SUR L'ECCLÉSIASTE

HOMÉLIE 1

1. Voici *l'Ecclésiaste* proposé à notre explication; l'effort que demande notre étude n'a d'égale que la grandeur de son utilité. Une fois que les pensées des *Proverbes* ont exercé notre esprit, avec leurs paroles obscures, leurs dits sages, leurs énigmes et leurs tours variés de langages, selon les termes du prologue de ce livre, ... , alors, pour ceux qui ont progressé vers les connaissances plus parfaites commence la montée jusqu'au présent écrit, véritablement élevé et inspiré par Dieu. Si donc la pratique des *Proverbes* qui nous prépare à ces connaissances est déjà si pénible et d'une compréhension si malaisée, quelle peine nous faut-il pour voir ces pensées élevées qui se présentent maintenant à notre étude ? De même que ceux qui se sont fatigués à la palestine se dévêtent pour suer et peiner encore davantage dans les joutes gymniques, de même l'enseignement des *Proverbes*, me semble-t-il, est une pratique qui exerce nos âmes et les assouplit pour les préparer aux joutes de *l'Ecclésiaste*. Si donc la pratique ne réussit qu'au prix de tant de sueurs et d'efforts, à quoi faut-il s'attendre lorsqu'il s'agit des joutes elles-mêmes ? Et assurément, même si l'on imaginait toute sorte d'hyperboles, on ne pourrait pas dignement présenter par la parole le nombre des peines auxquelles le parcours de cet écrit soumet ceux qui luttent avec leur compétence d'athlète pour atteindre des pensées sûres et ne pas montrer le discours en échec, mais au milieu de toute la complexité de la pensée, sauvegarder la rectitude du sens grâce à la vérité. Toutefois, puisque le devoir de «scruter les Écritures» est aussi l'un des préceptes du Seigneur, il faut absolument, même si notre intelligence se trouve en-deçà de la vérité et n'atteint pas à la grandeur de ces pensées, réussir au moins à ne pas paraître négliger le commandement du Seigneur en mettant autant d'ardeur que possible à étudier le texte. Aussi, scrutons l'écrit qui nous est proposé autant que nous en sommes capables. Car il est certain que celui qui nous a donné l'ordre de scruter donnera aussi la capacité de le faire, ainsi qu'il est écrit : «Le Seigneur donnera la parole à ceux qui annoncent la bonne nouvelle avec grande force.»

2. Et d'abord, proposons à notre étude le titre du livre. Dans toute assemblée, on lit Moïse et la Loi, les prophètes, le Psautier, l'histoire tout entière, et tout ce qui appartient à l'Ancien et au Nouveau Testament, tout cela est annoncé dans les assemblées. Comment donc ce livre est-il le seul à avoir le privilège d'être orné du titre d'*Ecclésiaste* ? Que pensons-nous donc au sujet de ces écrits ? que le but de tous les autres écrits, historiques et prophétiques, concerne pour chacun d'eux des faits qui ne sont pas absolument utiles à l'Église. Qu'importe en effet à l'Église de connaître précisément les malheurs de la guerre, les chefs de nations, les fondateurs de cités, que lui importe de savoir qui est le colon de qui, quels royaumes seront illustres dans l'avenir, combien de manages et de naissances ont été soigneusement gardés en mémoire, et tous les événements de ce genre que l'on peut apprendre dans chacun de ces écrits ! Qu'y gagnerait-on pour l'Église dans la joute qui a pour but la piété ? Mais l'enseignement de ce livre-ci concerne la seule vie de l'Église, en montrant comment mener une existence vertueuse. Car le but de ce qui y est dit est d'établir l'esprit au-dessus de la sensation et de le convaincre d'abandonner tout ce qui dans les êtres paraît grand et brillant, pour se hausser avec l'âme vers ce que la perception sensible ne peut atteindre et désirer ces réalités que n'atteint pas la sensation. Mais peut-être le titre vise-t-il aussi le guide de l'Église. En effet le véritable «*ecclésiaste*,» celui qui ramène ce qui est dispersé en une plénitude unique et qui rassemble en une Église unique les hommes souvent égarés au gré des tromperies variées, qui pourrait-il être sinon le roi véritable d'Israël le Fils de Dieu, à qui Nathanaël dit : «Est-ce toi, le Fils de Dieu, est-ce toi, le roi d'Israël ?» Si donc ces paroles sont celles du roi d'Israël, et si ce même homme est aussi Fils de Dieu, comme dit l'évangile, alors c'est le même qui se nomme aussi «*ecclésiaste*.» Et peut-être n'y a-t-il pas d'in vraisemblance à rapporter la signification du titre à cette idée, afin que nous apprenions par là que le sens de ces paroles se rapporte à celui-là même qui a fondé l'Église par l'évangile. «Paroles de l'*ecclésiaste*, fils de David,» dit le texte. C'est bien ainsi que Matthieu aussi le nomme au début de l'Évangile, lorsqu'il appelle le Seigneur, «fils de David.»

3. «Vanité des vanités, dit l'*ecclésiaste*, tout est vanité.» «Vain» signifie ce qui est sans fondement, ce qui n'a d'être que dans la seule énonciation du mot. La réalité concrète n'apparaît pas avec la signification du nom, mais il y a un bruit stérile et creux, proféré en forme de mot à l'aide de syllabes; ce bruit tombe au hasard dans l'ouïe des gens sans se rattacher à un sens, tels les noms sans signification que certains forgent pour s'amuser. Voilà donc une forme de «vanité.» Mais il y a une autre vanité : c'est l'inutilité d'actes accomplis avec empressement sans aucun

but, comme les constructions des enfants dans le sable, l'envoi de flèches vers les astres, la poursuite des vents, la compétition de celui qui fait la course avec sa propre ombre lorsqu'il lutte pour dépasser l'extrémité de l'ombre, et tout autre fait semblable que nous pouvons observer dans ce qui peut arriver. Voilà tout ce qui est compris dans le mot «vanité.» Mais souvent, on a l'habitude d'employer aussi ce mot «vain» pour celui qui agit en vue d'un but qu'il poursuit avec empressement comme quelque chose d'utile et qui, ensuite, parce qu'un obstacle est survenu, voit son effort n'aboutir à aucun succès : on emploie alors le mot «vain» pour dire que l'empressement n'a conduit à aucune réussite. En effet, l'habitude est de dire dans ce cas : «En vain je me suis fatigué.» «En vain j'ai espéré.» «En vain j'ai supporté de nombreuses épreuves.» Et, afin de ne pas énumérer une à une les circonstances dans lesquelles le mot «vanité» est employé au sens propre, nous résumerons la notion comprise dans ce terme : la «vanité,» c'est un mot qui n'a pas de sens, ou une action sans succès, ou un vouloir sans fondement, ou un empressement sans limite, ou en général ce qui est sans existence pour une quelconque utilité.

4. Maintenant donc que nous avons compris la notion de vain, il faudrait examiner ce que veut dire «vanité des vanités.» Et peut-être pourrions-nous avoir une idée plus claire de ce que nous cherchons, si nous examinions ensemble l'habitude de l'Écriture concernant les notions exprimées au comparatif. Faire ce qui est nécessaire et utile, l'Écriture le nomme «oeuvre» mais tout ce qui, au-delà de ces occupations, touche au culte même de Dieu, elle l'appelle «oeuvre des oeuvres» comme le montre le récit historique, le texte nous montrant, je crois, par une analogie tirée de l'expression «oeuvre des oeuvres,» l'occupation qui mérite le plus d'estime. En effet, ce que s'occuper des «oeuvres» est à l'oisiveté prise dans son sens général, l'activité concernant des oeuvres plus élevées et plus dignes d'estime l'est, dans une même proportion, aux autres oeuvres. Il en est de même pour le mot «saint» dans l'Écriture; et aussi pour «saint des saints»; ce qui est saint l'emporte autant en sainteté sur ce qui est impur que l'emporte d'un autre côté sur ce qui est saint ce qui est «saint des saints»; ce qui est contemplé par excellence dans l'acclamation «saint.» Nous ne manquerons pas d'appliquer à «vanité des vanités» ce qui nous a été enseigné au sujet de l'expression du comparatif, puisque l'Écriture a l'habitude de signifier de cette façon l'intensité de la notion à exprimer. En effet, le texte ne dit pas que les apparences des réalités sont simplement vaines, mais que celles-ci ont par excellence le signe de ce qui est vain, comme si l'on disait plus mort que ce qui est mort ou plus inanimé que ce qui est inanimé. Assurément l'intensité du comparatif ne s'applique pas à pareilles réalités, mais on se sert de ce tour pour exprimer clairement l'excès dans ce que l'on montre. De même donc qu'il y a des notions d' «oeuvre des oeuvres» et de «saint des saints» pour indiquer le superlatif par rapport au comparatif, de même aussi l'expression «vanité des vanités» montre le degré insurpassable de l'excès dans la vanité.

5. Et qu'on n'aille pas prendre ces paroles pour une accusation de la création. Assurément le reproche atteindrait celui qui a fait l'univers si, à supposer que tout soit vanité, celui qui a établi l'univers à partir du non-être nous apparaissait comme le Créateur de telles réalités. Mais la structure de l'homme est double, l'âme s'étant unie au corps, et la forme que prend la vie a été divisée d'une manière appropriée à chacune des deux parties que nous observons en nous : autre la vie de l'âme, autre celle du corps; celle-ci est mortelle et périssable, celle-là impassible et sans mélange, celle-ci ne regarde qu'au présent, alors que le but de l'autre s'étend dans la durée. Et puisque la différence est grande entre ce qui est mortel et ce qui est immortel, entre ce qui est passager et ce qui est éternel, voici ce sur quoi porte la parole de l'ecclésiaste : il ne faut pas regarder vers cette vie sensible qui, comparée à la vie réelle, est sans existence et sans fondement.

6. Mais on n'en pourrait pas moins dire que même ce discours est une condamnation du Créateur, puisque l'âme et le corps sont également son oeuvre et qu'en conséquence, si on condamne la vie dans la chair, alors que Dieu a créé la chair, un blâme de cette sorte se reporterait nécessairement sur lui. C'est bien ce que dira un homme qui ne s'est pas encore dégagé de la chair et ne s'est pas vraiment tourné vers une vie plus élevée. Car celui qui a été instruit des mystères divins, lui, n'ignore aucunement que ce qui est propre aux hommes et conforme à leur nature, c'est une vie qui s'assimile à la nature divine; et que la vie sensible, qui est menée par l'activité des sens, a été donnée à notre nature pour que la connaissance des apparences guide l'âme vers l'intelligence des réalités invisibles, ainsi que le dit la Sagesse : «D'après la grandeur et la beauté des réalités créées, on voit analogiquement l'auteur de toutes choses.» Mais l'irréflexion humaine n'a pas vu ce qui est admirable à travers les apparences, elle a admiré ce qu'elle a vu. Puisque donc l'activité des sens est momentanée et éphémère, nous apprenons par cette parole élevée que celui qui porte sa vue sur ces choses-là ne voit rien. Mais celui qui est guidé par elles vers la compréhension de l'être, qui comprend par ce qui est fugitif la

nature stable et entre dans l'intelligence de ce qui demeure toujours de façon identique, celui-là a vu ce qui est réellement bon et possède ce qu'il a vu. Car la vision de ce bien, c'est sa possession.

7. Quel avantage pour l'homme à la peine qu'il prend sous le soleil ?» dit le texte. Il proclame que la vie dans le corps est une peine et une occupation qui n'obtiennent aucun succès ni gain. «Quel avantage pour l'homme ?» dit-il. C'est-à-dire, de quoi bénéficie l'âme de ceux qui, dans la peine propre à cette vie, vivent pour l'apparence ? En quoi la vie consiste-t-elle donc ? ou qu'est-ce qui subsiste des belles réalités visibles en gardant son identité ? Le soleil parcourt sa propre course, il brille et s'assombrit tour à tour, illuminant l'atmosphère qui est au-dessus de nous chaque fois qu'il se montre au-dessus de la terre, et amenant l'ombre par son coucher. La terre, elle, se tient stable et reste immobile en un point fixe; ce qui est stable ne se meut pas, et ce qui est en mouvement n'a pas de stabilité, mais toutes choses se montrent, dans tout l'intervalle du temps sous la même apparence, et ne sont nullement transformées par une mutation en quelque chose de plus nouveau. La mer est un réceptacle des eaux qui s'écoulent venant de partout, l'afflux ne cesse pas, et la mer ne s'accroît pas non plus. Quel est le but de cette course des eaux qui emplissent toujours ce qui ne s'emplit pas ? Et pourquoi la mer accueille-t-elle l'afflux des eaux, en restant pour toujours sans s'accroître de ce qui s'ajoute à elle ? Le texte dit cela pour qu'à partir des éléments mêmes dans lesquels se passe le vie des hommes, on interprète d'avance le caractère inconsistant de nos occupations. En effet, si cette course bien réglée du soleil n'a pas de limite, si la succession, tour à tour, de la lumière et des ténèbres n'admet pas la stabilité, si la terre qui a été condamnée à la stabilité demeure immobile en un point fixe, si d'autre part les fleuves peinent sans résultat pour être dilapidés par la nature insatiable de la mer, si c'est en vain que la mer accueille l'afflux des eaux puisqu'elle ne gagne rien de plus à prendre dans son sein ce qui se déverse continuellement, s'il en est ainsi pour ces éléments, qu'en est-il vraisemblablement de l'humanité, elle qui vit au milieu d'eux, et pourquoi nous étonner si un âge va et un âge vient, et si cette course n'épargne pas notre nature, puisque la génération des hommes se reproduit sans cesse, chacune chassant la précédente avant d'être chassée par la suivante ?

8. Que proclame donc par là le texte pour l'Église ? ceci : hommes, vous qui regardez l'univers, concevez votre propre nature. Ce que tu observes du ciel et de la terre, ce que tu vois du soleil, ce que tu conçois de la mer, interprète-le par rapport à toi et à ta nature. Car il existe aussi, à la ressemblance du soleil, un lever et un coucher de notre nature. Il y a un unique chemin pour tous, unique est le cercle du trajet de la vie. Lorsque par la naissance nous nous levons, nous sommes entraînés à l'inverse vers le bas vers notre emplacement naturel. Car au coucher de notre vie, notre éclat aussi devient souterrain, lorsque la sensation qui nous fait percevoir la lumière devient terre; et, de toute façon, la terre se dissout en ce qui lui est semblable et c'est comme un cercle qui se déroule continûment dans les mêmes éléments. De même pour le soleil, le texte dit qu'à son lever il s'avance avec les vents du sud dans la partie du ciel située au-dessus de la terre; puis sous terre, il va à l'opposé vers la partie nord, et, parcourant ainsi son chemin éternellement, il accomplit le cercle de sa course, et, dans un nouveau cercle, il la parcourt encore. «Il circule et circule,» dit le texte. Ainsi, de la même manière va aussi ton propre souffle – et par la partie le texte nomme le tout, en parlant du souffle humain –, lorsqu'il accomplit de la même façon ce mouvement circulaire. «Il va, le souffle, dit le texte, et il retourne sur ses circuits, le souffle.» Un homme qui concevrait cela n'en tirerait pas un mince avantage pour sa propre vie. Qu'y a-t-il de plus brillant que la lumière ? Qu'y a-t-il de plus manifeste que les rayons ? Et pourtant, si le soleil va sous terre, caché est son éclat et son rayon voilé.

9. Que celui qui considère cela parcourt sa vie plus sagement, en méprisant cette splendeur-là, sachant d'après ce qu'il voit que ce qui se remarque ne subsiste pas pour toujours, mais que les successions de contraires vont par des retournements rapides et que rien ne reste pour toujours semblable à ce qui est dans le moment présent, ni la jeunesse, ni la beauté, ni la splendeur donnée par les pouvoirs. Et cela vaut pour ceux qui ont une vie heureuse. Mais ceux dont la vie paraît pénible par comparaison avec leur vertu, que l'exemple de la terre les forme à endurer le malheur. «La terre est stable pour toujours.» Quoi de plus pénible à supporter que cette fixité immobile ? Et pourtant cette stabilité dure pour toujours. Mais toi, dont le temps d'épreuve est court, ne deviens pas plus inanimé que la terre, ne deviens pas plus insensé que les êtres insensibles, toi qui as reçu la capacité de raisonner et qui dans ta vie es gouverné par la raison; au contraire, comme dit l'Apôtre, «tiens-toi à ce que tu as appris et dont tu as acquis la certitude,» dans une stabilité ferme et immuable. Puisque cette parole : «Soyez fermes et immuables» fait aussi partie des commandements divins, qu'en toi la tempérance demeure

inébranlable, la foi ferme, la charité immuable, immobile la stabilité en toute sorte de biens, comme si la terre qui est en toi demeurerait aussi pour toujours.

Au contraire, si quelqu'un restait bouche bée devant la richesse comme devant une mer, si, déployant l'excès de son désir, il restait insatiable à la vue des gains qui affluent de partout, qu'il soigne sa maladie en regardant la mer véritable. Car de même que celle-ci ne dépasse pas sa propre mesure dans les innombrables écoulements des eaux, mais demeure également pleine comme si les eaux ne lui ajoutaient rien, de la même façon la nature humaine elle aussi, définie par des mesures propres dans sa jouissance de ce qui est, ne peut pas étendre sa glotonnerie avide de jouissance à la mesure de l'ampleur des ressources; au contraire, alors que l'afflux des biens ne cesse pas, sa capacité d'en jouir se maintient dans la limite qui lui est propre. Si donc la jouissance ne peut pas s'accroître au-delà de la mesure de notre nature, pourquoi attirons-nous l'afflux des ressources sans jamais laisser déborder de ce qui nous en échoit pour en faire bénéficier d'autres ? Et puisque, selon l'explication que nous avons donnée de la vanité, elle est ou bien une parole qui n'a pas de sens ou bien une action sans succès, il est bon que le texte commence par cela, afin que nous ne considérions comme subsistant rien de ce qui se produit, rien de ce qui est dit, du moment que cela vise un but vain. Car tout l'empressement que mettent les hommes à ce qui concerne cette vie, c'est comme les jeux des petits enfants dans le sable : la jouissance qui en naît cesse lorsqu'ils ne s'en occupent plus. Aussitôt qu'ils arrêtent leurs efforts, le sable en s'écoulant sur lui-même ne laisse aucune trace des efforts faits par les enfants.

10. Voilà ce qu'est la vie humaine : sable l'ambition, sable la puissance, sable la richesse, sable tout ce dont nous nous empressons de tirer une jouissance charnelle. Les âmes infantiles qui maintenant s'attachent vainement à ces choses sans fondement et qui endurent de nombreuses peines pour chacune d'elles reconnaîtront la vanité de cette manière de passer sa vie si seulement elles abandonnent l'emplacement du sable, je veux dire la vie dans la chair. Car la jouissance n'a que la durée de la vie dans la matière et les âmes n'en retirent pour elles-mêmes rien d'autre que la seule conscience. Le grand ecclésiaste lui aussi, me semble-t-il, prononça ces paroles comme quelqu'un qui était déjà loin de ces choses et qui, l'âme nue, était embarqué sur le navire de la vie immatérielle; et vraisemblablement nous prononcerons un jour nous aussi ces paroles, lorsque nous serons loin du rivage le long duquel le sable est ce que rejette la mer de la vie, et lorsque nous serons éloignés de tous les flots qui résonnent et mugissent autour de nous : loin de cette mer que nous avons connue, nous garderons seulement le souvenir de ce qui nous y a préoccupés et nous dirons ces mots : «Vanité des vanités, tout est vanité.» et : «Quel avantage pour l'homme à la peine qu'il prend sous le soleil ?» Car vraiment, à mon avis du moins, ce discours est celui de toute âme lorsque, après avoir été dépouillée des réalités d'ici-bas, elle a émigré vers la vie qu'elle espérait. Qu'elle ait atteint une réalité plus élevée dans cette vie et accuse sa vie antérieure, méprisant le passé lorsqu'elle le compare à ce qu'elle a trouvé, ou que, restée dans des dispositions passionnées pour la matière, elle ait vu ce à quoi elle ne s'attendait pas et ait appris par expérience l'inutilité de ce qui l'occupait dans sa vie, elle prononcera alors en se lamentant cette parole – comme bien sûr nous le faisons, nous les hommes, par repentir quand nous rapportons avec des gémissements nos actes irréfléchis – : «Vanité des vanités,» et la suite.

11. «Tous les discours, dit le texte, sont fatigants, et aucun homme ne pourra parler.» Et pourtant rien de ce qui est à notre portée ne semble plus facile que parler. En effet, quelle fatigue y a-t-il pour celui qui dit ce qu'il veut ? La langue est humide, souple, et elle prend sans difficulté la forme des mots qu'elle veut prononcer; rien n'empêche l'aspiration du souffle d'air dont elle se sert pour produire les sons. L'aide apportée par les joues ne demande pas plus d'efforts que l'énergie nécessaire aux lèvres pour articuler distinctement ce qu'on veut dire. Quelle fatigue le texte voit-il donc dans le discours si la fatigue ne provient pas de l'effort physique, car il n'y a pas besoin de creuser la terre, de rouler des pierres, de transporter des fardeaux sur ses épaules, de faire quoi que ce soit de pénible pour développer un discours : l'idée qui se constitue en nous, dévoilée par l'intermédiaire de la voix, devient discours. Mais puisqu'un tel discours ne s'accompagne pas de fatigue, il faudrait considérer quels sont les discours fatigants, ceux qu'on ne pourra pas prononcer.» «Les anciens, dit l'Écriture, méritent un double honneur, surtout ceux qui peinent à parler.» On a communément l'habitude d'appeler ancien celui qui est sorti de la jeunesse désordonnée et qui est dans la stabilité de la vieillesse; ainsi tout homme au raisonnement instable et qui mènerait une vie désordonnée n'est pas encore un ancien, même si l'on voit ses cheveux blancs : c'est encore un homme jeune. Quant aux discours donc, ceux du moins qui sont véritablement des discours, ceux qui cherchent à être bienfaisants et utiles aux hommes, ils sont pleins de sueurs et de peines, ils occasionnent beaucoup de fatigue pour devenir des discours. «C'est au cultivateur, qui se fatigue, que doivent revenir en premier lieu, les fruits de la récolte», dit l'artisan de ces discours-là, car il ne faut pas que le discours soit conçu

comme simple parole, mais que la vertu dans les actes soit proposée comme enseignement de la vie à ceux qui nous voient agir et tienne lieu de discours pour ceux qui reçoivent l'enseignement. Tous ces discours-là sont donc fatigants, puisque ceux qui montrent le chemin de la vertu pratiquent d'abord eux-mêmes ce qu'ils enseignent. C'est pourquoi il faut que nous «reviennions d'abord les fruits» que nous cultivons par la vertu pour nous-mêmes, avant qu'ils ne reviennent aux autres.

12. Ou peut-être le texte explique-t-il aussi la faiblesse de la nature du discours. En effet, une fois que la pensée est sortie des réalités sensibles après les avoir nommées «vanité» et que, s'étant comme plongée dans la contemplation des réalités invisibles, elle entreprend de montrer par le discours ce qu'elle a conçu, survient alors une grande fatigue à parler, car cette parole chargée d'interpréter ne découvre aucun moyen pour montrer clairement les réalités indicibles. Nous voyons le ciel, nous percevons par la sensation l'éclat des luminaires, nous marchons sur la terre ferme, nous aspirons l'air avec notre bouche, nous utilisons l'eau pour ce qui convient à notre nature, nous recevons le feu pour notre vie commune. Mais voulons-nous concevoir pour toutes ces réalités ce qu'est chacun de ces phénomènes quant à son essence, ou concevoir comment chacun tient sa subsistance, «aucun homme ne pourra parler,» fût-il supérieur aux autres, car toute science compréhensive est sans force lorsqu'il s'agit d'exprimer les réalités inaccessibles. Si vraiment le discours sur ces réalités est source d'une fatigue qui dépasse la capacité de parole de l'homme et sa nature, comment quelqu'un pourrait-il dire qu'il supporte de parler du Verbe lui-même ou du Père du Verbe ? Sans doute, toute proclamation, toute déclamation sont-elles impuissance de parole et silence si l'on en juge par rapport à la vraie signification de ce qui est cherché, de sorte qu'on ne peut dire au sens propre à ce sujet que cette parole : mettrait-on en marche tous les raisonnements, sans laisser de côté un seul des concepts qui conviennent à Dieu, il n'y a pas de discours possible, quoi qu'on dise, si l'on compare le mot prononcé à la dignité de l'objet; car «aucun homme ne pourra parler.»

La vue ne fixe pas la connaissance du visible qui arrive à l'âme par l'intermédiaire des yeux, mais nous ne cessons pas de regarder comme si nous n'avions jamais vu et c'est encore dans l'ignorance que nous tenons ce que nous saisissons par la sensation. Car la vue ne peut pas aller au-delà de la surface, elle a pour mesure de sa propre activité ce qui se manifeste à elle de l'apparence de ce qui est. C'est pourquoi le texte dit : «L'oeil ne sera pas comblé de voir, l'oreille ne sera pas comblée d'entendre.» Car la capacité de l'ouïe qui reçoit le discours portant sur chaque chose n'est pas de nature à être comblée. On ne trouvera aucun discours qui saisisse précisément en lui-même ce qui est cherché. Comment donc l'ouïe sera-t-elle comblée de ce qu'elle entend sur les objets de sa recherche, lorsque ce qui la remplirait n'existe pas ?

13. Puis, après ces paroles, l'ecclésiaste s'interroge lui-même et se répond. Il interroge : «Qu'est-ce qui a existé ? cela même qui sera, dit-il; et : Qu'est-ce qui a été fait ? cela même qui sera fait», dit-il. Que veut donc dire l'interrogation ? C'est d'après l'enchaînement du texte, à partir de ce que nous avons appris, que nous lui répliquons en disant : Si «tout est vanité,» à l'évidence rien de ce qui est sans subsistance n'a existé. Car ce qui est vain est vraiment sans existence, et personne n'irait compter ce qui est sans existence au nombre de ce qui a été. Et si vraiment cela n'est pas, qu'est-ce qui est, dis-le moi, et demeure dans l'être ? Il donne donc brièvement une réponse à ce qui a été demandé : tu veux apprendre ce qu'est ce qui est ? Conçois ce qu'est ce qui sera, et reconnais-y «ce qui a été.» Voilà ce qu'est pour moi le «Conçois-toi, ô homme, tel que tu es,» en t'élevant toi-même par la vertu. Si tu donnes en toutes choses forme à ton âme avec de bons traits, si tu te tiens à l'écart des taches de la méchanceté, si tu effaces la saleté des souillures matérielles, que deviendras-tu, ainsi embelli ? de quelle forme te revêtiras-tu ? Cherches-tu à le concevoir en raisonnant ? on t'a appris ce qui était au commencement, et c'est vraiment ce qui sera, le «à l'image de Dieu et à sa ressemblance.» Et où est maintenant, je le demande à celui qui l'enseigne, ce qui a été et est espéré à nouveau pour l'avenir, mais n'existe pas maintenant ? Mais celui qui enseigne les réalités élevées nous répond tout à fait le même discours : la raison pour laquelle les réalités présentes sont appelées «vanité» est que cette chose-là n'est pas dans les réalités présentes. «Et, dit-il, qu'est-ce qui a été fait ? cela même qui sera fait.»

Qu'aucun des auditeurs n'aille penser que c'est excès de paroles et vaine répétition de mots que la différence établie entre «ce qui a été» et «ce qui a été fait.» Car, par chacun de ces mots, le texte montre la différence qui sépare l'âme de la chair. L'âme a été et le corps a été fait. Ce n'est pas parce que l'emphase des mots signifie une chose puis l'autre que le texte a utilisé cette différence de mots pour chacune des deux réalités signifiées, mais pour que les mots adaptés te permettent de réfléchir sur chacune d'elles. Ce que l'âme a été dès l'origine, elle le manifesterà à nouveau dans l'avenir une fois purifiée; ce que le corps façonné par les mains de

Dieu a été fait, la résurrection le montrera au temps fixé. En effet, tel tu pourras le voir après la résurrection, tel, c'est certain, il a été fait au premier tour. Car la résurrection n'est rien d'autre, c'est certain, que la restauration de l'état primitif.

14. Aussi ajoute-t-il à cela la suite du texte, en disant que rien n'existe en dehors de ce qui est retourné à son état primitif. «Il n'y a en effet, rien d'inédit sous le soleil» dit le texte, comme s'il disait que, à part ce qui est conforme à ce qu'il était au commencement, rien n'est tout à fait, mais semble exister. «Il n'y a rien d'inédit sous le soleil», dit le texte, aucune réalité dont on puisse parler et qu'on puisse montrer en disant qu'elle est nouvelle et subsiste réellement. Tel est le sens de ces paroles et voici le tour que prend la lettre : «Il n'y a rien d'inédit sous le soleil, personne qui parlera et dira : Vois, cela est nouveau.» Et le texte renchérit sur ce qui a été dit par les paroles qui suivent : si quelque chose existe véritablement, est-il dit, c'est ce qui fut dans les siècles antérieurs à nous. C'est en effet le sens que manifestent ces paroles mêmes de l'Écriture, qui se présentent ainsi : «Cela a déjà existé dans les siècles qui nous ont précédés.» Et si l'oubli s'est emparé de ce qui a été, ne t'en étonne pas : car les réalités présentes aussi seront recouvertes par l'oubli. En effet, lorsque la nature s'est inclinée vers le mal, nous avons oublié les biens. Chaque fois que nous reviendrons à nouveau vers le bien, le mal à l'inverse sera recouvert par l'oubli. Je crois que c'est le sens de ces paroles où le texte dit : «Il ne reste pas de souvenir des premiers événements, pas plus qu'il n'y aura de souvenir des derniers événements,» comme s'il voulait dire que, après le bonheur donné au commencement, les réalités qui existeront à nouveau aux derniers temps effaceront le souvenir des réalités à cause desquelles l'humanité est dans le malheur. «Il n'y aura pas de souvenir après les événements de la fin,» c'est-à-dire, l'état final produira dans la nature humaine une destruction totale du souvenir des maux, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui est la gloire pour les siècles des siècles. Amen.